

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.

Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.

Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.



MODÈLES DE N^o ELISE.

1. TOILETTE DE VILLE.

2. TOILETTE DE PROMENADE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de ville. — Toilette de promenade. — Cinq chapeaux de garçons. — Cinq chapeaux de jeunes filles. — Tapisserie. — Nappe d'autel, brodée sur fil. — Bande au crochet tunisien. — Toilettes de garçonnets de trois ans, de fillette de huit ans, de jeune fille de quinze ans, de jeune fille. — Toilette de jeune femme. — Toilette de ville. — Bébé.

SUPPLÉMENT : Planche de modes colorées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de ville. — Costume en faille marine-pêcheur avec ornements de moire azurée. La première jupe est ornée devant de deux

serieuses; nos jeunes gens de 12 à 13 ans s'en pareront fort bien. Ces deux chapeaux, en paille anglaise ou en paille de couleur, sont ornés de rubans de bourfaloue.



CINQ CHAPEAUX DE JEUNES FILLES

8. Chapeau pour jeune fille de seize ans. — Le chapeau est en faille noire; les bords relevés sont bordés de velours noir bien tendu; une torsade de faille rose ressort du chapeau et repose sur les cheveux qu'elle accompagne; une jarretière de velours noir, liseré de rose, enserrme la calotte; les nœuds et les coques de côté et de derrière sont mélangés de velours noir et de faille rose; une grosse rose de roi se trouve au milieu du nœud. Ce chapeau et les quatre suivants ont été dessinés aux magasins du Louvre.



8. CHAPEAU DE JEUNE FILLE DE SEIZE ANS. 9. CHAPEAU DE FILLETTE DE HUIT ANS. 10. CHAPEAU DE JEUNE FILLE DE VINGT ANS. 11. CHAPEAU DE JEUNE FILLE DE QUATORZE ANS. 12. CHAPEAU DE JEUNE FILLE DE DOUTE ANS.

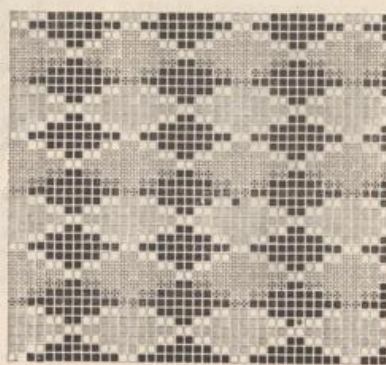
volants plissés; la tête du second volant est coupée par un biais liseré de moire. É-belle de volants derrière; biais et faux ourlets formant liserés, en moire azurée. Sur les côtés, nœuds de moire. Tablier à la *Jeannette*, venant se nouer derrière par un énorme nœud de moire. Corsage à plastron et revers de moire, boutons sur le côté par des boutons d'aluminium. Manches droites à revers de faille et de moire, avec échappés de moire. — Modèle de M^{me} Élise.

2. Toilette de promenade. — Toilette en faille rubis et crêpe de Chine rose pâle; grand volant plissé à la jupe. Tunique ronde en crêpe de Chine avec double biais de faille rose; le corsage amazone, également en crêpe de Chine, à les mêmes ornements de faille rose que la tunique. Une grande écharpe part d'un des dessous de bras à l'autre à la taille, et vient se rejoindre au milieu de la jupe; le dessus de l'écharpe est en faille rubis, l'intérieur en faille rose. — Modèle de M^{me} Élise, rue Richelieu, 64.

3 à 7. Cinq chapeaux de garçons. — Ces chapeaux peuvent convenir pour jeunes garçons de différents âges. Le *Marin plat cadet* et le *Paris*, en paille anglaise, garnie de rubans de moire, sont spécialement destinés aux enfants de 9 à 6 ans.

Le *Leopold* est bridé de velours et orné d'une jarretière de même étoffe; joli pompon en bourre de soie posé à l'espagnol sur le côté.

Le *New Market* et *Albert* coifferont des figures plus



13. TAPISSERIE.

□ Soie jaune d'or. ■ Laine verte.
■ Laine pourpre. ■ Laine noir.

9. Chapeau de fillette de huit ans. — Forme marin en paille anglaise blanche; un des côtés est retroussé; une jarretière en faille marron liserée de rose entoure la calotte; le retroussis est retenu par deux pompons, rose et marron, à glands assortis.

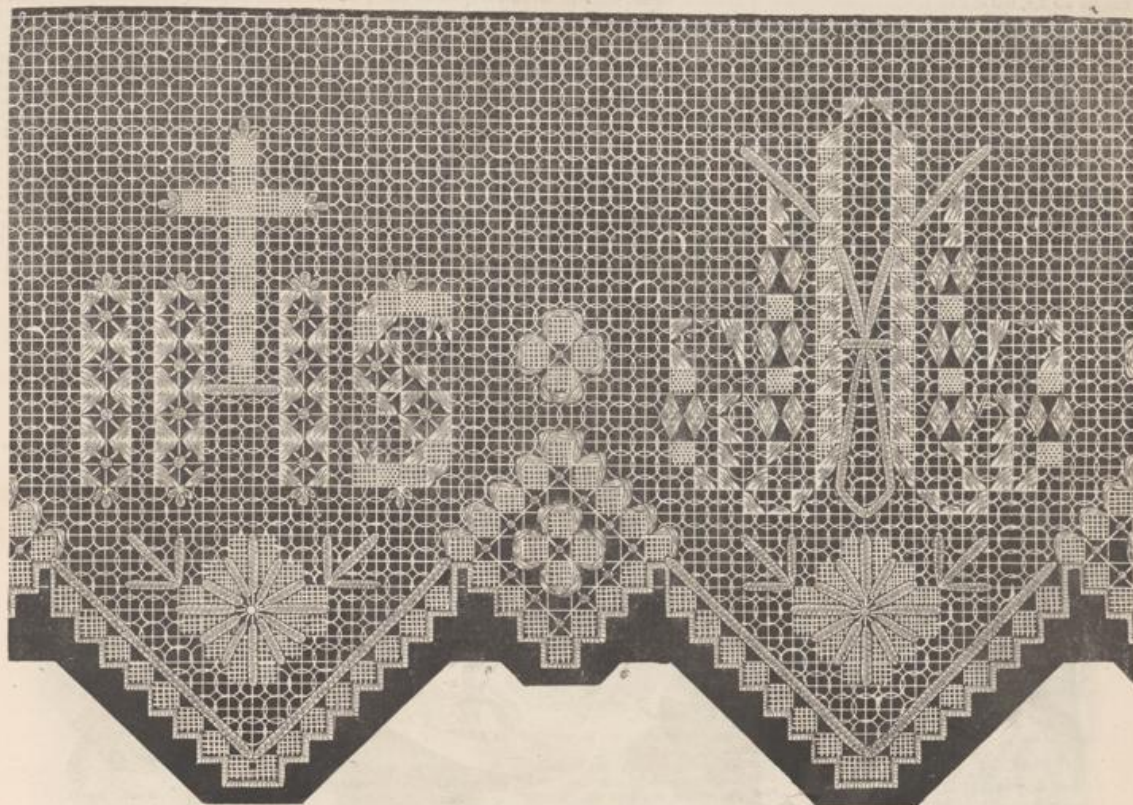
10. Chapeau de sortie pour jeune fille de vingt ans. — Le chapeau est en faille noire aux bords retroussés; un bouillonné de faille bleue liseré de velours noir recouvre le retroussis; deux boutons de rose sont enfouis dans un gros nœud en faille bleue bien chiffonné posé sur le côté.

11. Chapeau de jeune fille de 14 ans. — Il est fort simple et gracieux, tout en paille beige blanche, avec rebords en velours noir et garniture de rubans de faille bleu turquoise; petite tête de paille assortie.

12. Chapeau de jeune fille de 12 ans. — Il est en paille d'Italie assez fine; les bords, à la glaneuse, sont retroussés à la mousquetaire sur le côté. Ce chapeau est simplement garni de rubans de faille bleu lapis, formant nœud en touffe sur le devant et retenant le retroussis.

13. Tapisserie. — Cette tapisserie continue la série de motifs faciles et coquets pour pantouffles, bandes, vide-poches, corbeilles, jardinières et petits ouvrages. Les couleurs à employer sont indiquées à côté de chaque signe.

14. Nappe d'autel à broder sur fil. Modèle de la mat.



14. NAPPE D'ACTEL. — BRODERIE SUR FILET.

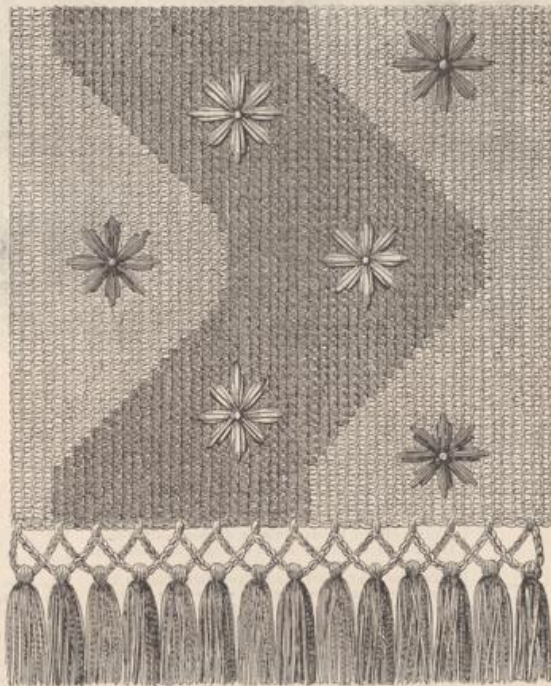
son Cabn, 52, rue de Rambuteau. Le rit romain n'admet pas les grandes nappes d'autel d'autrefois. Elles ne doivent maintenant mesurer qu'environ 20 centimètres. Le modèle que nous donnons est donc conforme à l'usage observé dans presque toute la France. Ce modèle se fait sur filet; le fond se brode au point d'esprit; les chiffres et les fleurs se font au point de toile, aux points de coins, de feston et de relief.

On peut, si on le préfère, broder le même chiffre sur toute la longueur de la nappe; on aura ainsi deux motifs pour deux autels différents: l'un pour le maître-autel, l'autre pour la chapelle de la Vierge. On peut, à la place qu'occupe l'un des deux chiffres, broder un semé de fleurettes, pour obtenir plus de variété.

15. Bande au crochet tunisien. — Modèle de la maison Lecker, rue de Rohan, 3. — Le crochet tunisien est un ouvrage de toutes les saisons; grâce à lui, on fait de très-jolies couvertures, surtout pour enfant; sa vogue se soutient constamment; on en varie à l'infini les dispositions. Nous en offrons aujourd'hui un charmant modèle. Il se fait en laine de deux couleurs; le bleu et le blanc étant généralement adoptés pour enfant, ce sont ces nuances que nous allons employer.

Montez 51 mailles dont 26 en laine blanche et 25 en laine bleue. Je ne fais pas entrer dans ce compte les 4 mailles de laine blanche qui se trouvent à gauche de notre dessin; ces 4 mailles appartiennent à une seconde bande parallèle et en indiquent le raccord. Les 5 premiers rangs sont semblables.

Au 6^e rang, vous avancez la laine bleue d'un point; puis, au bout de la rangée, vous reprenez un point blanc; vous continuez toujours ainsi, en avançant la nuance bleue d'un point, et comme elle doit toujours avoir la même largeur, vous ajoutez un point bleu à la fin de chaque rang; arrivé à moitié du dessin, vous cessez de reculer vos points bleus durant quelques jours, après quoi vous reprenez votre tra-



15. BANDE AU CROCHET TUNISIEN.

vail en revenant sur la gauche. Le dessin vous indique clairement, du reste, l'emploi de la laine bleue et de la laine blanche. La partie foncée se fait en laine bleue et la partie claire en laine blanche.

Le changement de laine se fait au rang d'aller; on change son crochet de la laine opposée au point dans lequel on va entrer.

On fait autant de bandes parallèles blanches et bleues que l'exige la largeur de l'objet que l'on exécute. Sur ces bandes en zigzag est un semé de marguerites en soie d'Alger; ces marguerites se font blanches sur les fonds bleus, et bleues sur les fonds blancs.

16. Toilette de fillette de 8 ans. —

Costume complet en toile ou batiste écru, agrémentée de soutache blanche ou rouge. La première jupe est ornée de lacets de coton blanc posés en travers; tunique retournée comportant le même ornement; veste fermée sur les côtés et grand col anglais de même étoffe, le tout agrémenté de même style; chapeau de paille belge, avec jarretière de moire noire liserée de rouge et nœud de moire posé sur le côté.

17. Toilette de garçonnet de 5 ans. —

Jupe écossaise en toile bleu de roi ou en toile écru; paletot-sar, genre anglais, de même étoffe, boutonné sur le côté à l'aide de gros boutons de nacre, qui, dans leur simplicité, donnent au vêtement un grand cachet de comme il faut.

18. Toilette de jeune fille ou de jeune femme. —

Jupon de moiré gris clair; les lés du devant sont montés en plis écossais ou plis arrêtés du haut et du bas, et ceux de derrière sont agrémentés de volants froncés, simplement ourlés. La tunique, qui forme tablier sur le devant et se retousse par derrière à la naissance du volant, est en moiré d'un autre ton que le jupon, soit plus clair, soit plus foncé, à volonté. Quant au gilet, il se retrouve de la même nuance que le jupon. C'est donc une toilette camaïeu, c'est-à-

dire ton sur ton, tout en étant de même couleur. Chapeau de paille gris, orné d'une légère guirlande de fleurs et feuillage, et d'un large ruban retombant par derrière sur l'épaule.

19. *Toilette de fillette de douze ans.* — Jupon d'alpaga gris tourterelle; le bas est agrémenté d'un volant monté à plis espacés, retenus par des biais de taffetas noir ou de couleur foncée, lisérés de gris. Tunique d'alpaga ou de popeline grise, rattachée sur le devant par des pattes d'étoffe semblable à celle du jupon; le bas de la tunique est garni d'un biais de taffetas assorti. Les manches, d'un style entièrement nouveau, sont plissées dans toute leur largeur, retenues à la saignée par un biais de taffetas et terminées par un volant monté à gros plis. — Modèles des Grands Magasins du Louvre.

20. *Toilette de jeune femme.* — Robe de taffetas d'Italie bleu Louise, ornée de volants à tête plissée; dans le milieu de la tête se trouve une chicorée d'étoffe découpée. Tunique

de soie J. Bonnet, plissée sur les côtés et retroussée gracieusement en pouf par derrière; trois simples rouleaux d'étoffe lisérés de satin encadrent la tunique.

21. *Toilette de ville.* — Robe de faille réséda à double étage de volants, dont la tête est bouillonnée et rucbée. Tunique de faille ornée de biais d'étoffe assortie, lisérés de satin. Une jolie cordelière de soie drapé la jupe et la retroussée gracieusement. — Modèle des Grands Magasins du Louvre.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de château. — Jupon de taffetas d'Italie bleu Louise; le bas du jupon est orné d'un volant à plis écossais ou plis plats, sur lequel retombe en draperie un volant découpé en dents de scie ou festonné à la main; au-dessus de ce volant se trouve un bouillonné à tête rucbée. Tunique en

nansouk ou en piqué, enrichi d'une belle bande en broderie anglaise, surmontée d'un bouillonné; une écharpe de taffetas bleu relève le pouf; les coques et les nœuds de cette écharpe se mêlent harmonieusement à la bande de broderie, qu'elle drapé. Corsage décolleté carrément. Les manches sont garnies d'un bouillonné formant jockey, sur lequel s'appuie une bande en broderie anglaise; cette bande, posée à la Médicis, c'est-à-dire relevée la tête en l'air, suit le décolletage de la robe; un nœud assorti à la ceinture est posé en engageante à la naissance de l'épaule; poigne à la girafe dans les cheveux.

Toilette de visite. — Robe en tissu algérien de couleur écru; la première jupe forme traîne; elle est ornée dans le bas d'un petit volant riché au-dessus duquel se trouve un bouillonné, puis un volant plissé en turau. Une première tunique, ornée d'un petit volant froncé, retombe à ras de la garniture plissée et sert de soutien à une tunique de taffetas rose; cette seconde tunique, ornée d'un volant plissé, retombe toute droite en châte derrière sans être relevée en



16. FILLETTE DE HUIT ANS.

17. GARÇONNET DE TROIS ANS.

18. TOILETTE DE JEUNE FILLE.

19. FILLETTE DE DOUZE ANS.

pouf. Par dessus cette tunique, en revient une troisième en tissu algérien semblable au premier jupon, laquelle est relevée en page par une ceinture en large taffetas rose partant de la naissance de la taille devant. Le corsage plat est à manches plissées en éventail et doublées de taffetas rose; les manches plates sont garnies en sabot d'un double plissé en taffetas rose. Colletterie et manches Margot.

E. BOGNY.

LA BIBLIOTHÈQUE

Les mères ne se préoccupent pas moins que les pères de famille de la carrière que leurs fils embrasseront un jour; il n'est donc pas sans utilité pour elles de connaître les conditions d'admission aux différentes écoles qui donnent accès aux carrières civiles et militaires.

C'est à ce point de vue que nous recommandons aux mères le livre des *Grandes Ecoles de France*, par Mortimer d'Oagne.

Elles y trouveront sous une forme intéressante les renseignements les plus complets sur toutes les écoles de France, écoles militaires ou civiles, écoles créées par le Gouvernement ou par des sociétés particulières. La nomenclature est complète; on y passe en revue tour à tour l'école polytechnique, l'école de Saint-Cyr, l'école navale, les écoles de médecine, de droit, de Cluny, des chartes, d'agriculture, des arts et métiers, des hautes études, le Prytanée militaire (La Flèche), l'école d'Athènes, des Beaux-Arts, l'école forestière; nous sommes forcée d'abréger, tant la liste est complète.

Tous les détails, tous les renseignements utiles ou intéressants ont trouvé leur place dans cette étude; conditions d'admission et de sortie, règlement des études, mode de vie, appréciation raisonnée de chaque carrière et des chances qu'elle comporte, enfin tout ce qui peut intéresser les familles et les jeunes gens sur le choix si important d'une carrière se trouve réuni dans le livre des *Grandes Ecoles*. Prix: 3 fr. 50. Hetzel et Co, éditeurs, 18, rue Jacob.

MARIE DE SAVERNY.

LA MUSIQUE

Les Castagnettes, boléro de concert pour le piano, avec accompagnement facultatif de castagnettes, par A. Milder, fera partie, cet été, du répertoire du concert Besselièvre aux Champs-Élysées. Une chaude couleur locale, beaucoup de brillant et de feu, font de ce boléro un morceau de salon très-agréable.

La Source, caprice-étude du même auteur; jouée avec délicatesse, finesse et expression, cette étude produira tout son effet et sera jugée charmante.

La Valse-impromptu, pour le piano, du même auteur, également du répertoire du concert Besselièvre. Très-recommandée à nos lectrices comme une nouveauté gracieuse et originale très-digne de leur attention.

Chez Katto, éditeur de musique, rue des Saints-Pères, 17.

M. DE S.

en broderie
 de taffe-
 ds de cette
 de brode-
 Les man-
 y, sur lequel
 bande, posée
 , suit le de-
 ure est posé
 ne à la gi-

de couleur
 rnee dans le
 e trouve un
 ne première
 e à ras de la
 ue de taffe-
 olant plissé,
 e relevée en



G. Goussier

E. Borel

1873

Maison et Fabrique aux Paris

N° 71

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Conditio de M. Cavalry à Boulevard des Capucines

plano, avec
 A. Milder,
 silièvre aux
 beaucoup de
 u de salon

ée avec dé-
 ira tout son

me auteur,
 s. Très-re-
 à gracieuse

-Pièces, 17.

COURRIER DE LA MODE

Puisque voilà le soleil revenu et tout prêt à darder sur nous ses rayons, occupons-nous un peu des ombrelles. Le bon goût a fait justice des *ca-tout-cas*, en forme de massue, que nos élégantes avaient adoptés il y a quelque temps, et qui étaient aussi incommodes que disgracieux; en revanche, l'om-

brelle douzière, à grande canne, est toujours en faveur, et c'est justice, puisqu'elle remplit un double but, garantir du soleil et soutenir la marche dans les excursions et les longues promenades.

Beaucoup de femmes ont une ombrelle pour chaque robe, mais c'est assez dispendieux. Une jolie ombrelle noire, doublée de rose, avec ruche et volants découpés ornés d'un nœud élégant, peut se porter avec toutes les toilettes, et sera toujours charmante. J'ai vu des costumes en linon écri brodés de blanc, broderie anglaise, dans lesquels se

trouvait comprise une ombrelle en même tissu, brodée également; c'était fort joli. Du reste, la fantaisie est, en cela, comme en toute chose dans la mode actuelle, souveraine maîtresse; la femme de goût n'a qu'une règle à observer, l'harmonie des couleurs qui est, à mon sens, la règle de toute toilette féminine.

Puisque j'en suis aux accessoires, parlons de celui qui, tout en étant invisible à l'œil, est actuellement la pierre fondamentale de l'édifice: je veux parler de la *tournure*. Une robe, si merveilleuse qu'elle



20. TOILETTE DE JEUNE FEMME.

21. TOILETTE DE VILLE.

soit, manque de grâce et d'allure, si ce *détail* est négligé; si la *tournure* est exagérée ou si elle est trop petite, la taille devient ou ridicule ou vulgaire. Je ne conseille pas d'adopter celles qui sont entièrement composées de ressorts; j'ai remarqué qu'elles produisaient le plus disgracieux effet. Je trouve que ce qu'il y a de mieux, c'est une accumulation de petits volants de mousseline empressés très-roide. Je conviens qu'il faut renouveler souvent ces volants. Mais le prix de revient est presque nul et l'avantage est très-réel.

J'ai vu un grand nombre de tissus nouveaux, et j'ai

remarqué surtout le linon écri ou gris, uni ou rayé, avec rayures à jour; voilà de charmantes robes d'été, fraîches et élégantes. Ces étoffes sont surtout faites pour être confectionnées en tuniques polonaises ou blouses, ce qui nous prouve une fois de plus que le costume n'est pas près de disparaître. J'en suis enchantée pour ma part, car il serait, je crois, difficile de trouver une mode plus accommodante que cette combinaison du costume se prêtant à mille changements. Un très-joli jupon noir, par exemple, peut être la base de plusieurs toilettes. Une amie fort merveilleuse, qui va partir pour l'Exposition de

Vienne, me disait: « J'emporte trois jupons de faille, un noir, un mauve, un bleu, de genres différents et un nombre infini de tuniques, au moyen desquelles j'aurai presque une toilette nouvelle tous les jours. » J'ai remarqué parmi les robes de l'élégante jeune femme une polonaise en très-léger drap gris, presque blanc, relevée des côtés, de façon à brider fortement sur les hanches; un nœud de velours noir fixe très-haut ce relevé de chaque côté de la taille. Boutons d'acier à facettes. Un chapeau rond de paille noire avec plume du gris de la robe et nœud de velours noir, une rose pâle sous le chapeau tou-

chant les cheveux, complétaient cet ensemble. Puis encore une tunique en swatow de Chine, avec habit Louis XV et gilet à grandes poches; un simple liseré noir, posé au-dessus d'un grand biais, garnissait cette tunique, ainsi que l'habit et le gilet; c'était charmant pour le voyage ou toilette négligée. Enfin une délicieuse toilette du soir, en *crepon de l'Inde* bleu. Mon amie est blonde. La jupe est couverte de volants de deux nuances, bleu ciel et bleu plus pâle alternant. Ces volants remontent par derrière jusqu'à la taille, et par devant s'arrêtent aux genoux à peu près. La tunique, du bleu le plus pâle, garnie d'une haute dentelle blanche merveilleusement belle, se drape de côté et vient se perdre sous la basque, également garnie d'une dentelle semblable, mais plus basse. Le corsage décolleté en carré, montant par derrière, très-haut par devant, forme une sorte de gilet; les contours de l'échancrure sont ornés d'une dentelle blanche se rabattant sur le corsage. Nœud de dentelle et de faille bleue posé devant. Manches au coude, avec flot de dentelle.

Je vais achever la description du trousseau que j'ai donné l'autre semaine par le détail du linge de maison nécessaire à l'installation d'un ménage. Je rappelle à mes lectrices que j'ai tâché de prendre un terme moyen. Libre à elles d'augmenter ou de diminuer le nombre ou la valeur des objets désignés.

DRAPS	
6 paires de draps toile par 14 mètres de longueur, à 31 fr.	186 »
6 paires de drap toile, sans couture, à 44 fr.	264 »
6 — brodés, à 57 fr.	342 »
12 — domestiques, à 25 fr.	300 »
Total.....	
1,092 »	
SERVIETTES ET NAPPE	
4 service damassé pour dix-huit couverts, à... 450 »	
1 — — — — — à... 70 »	
2 — — — — — pour douze couverts, à 38 fr. 76 »	
3 nappes assorties pour huit couverts, à 11 fr. 33 »	
3 douzaines de serviettes ouvrees, à 21..... 63 »	
3 — — — — — litesaux blancs, à 21 fr. 63 »	
3 — — — — — ail de perdrix, à 17 fr. 51 »	
2 — — — — — demi-blanc office, 23 »	
Total.....	
529 »	
TABLIERS ET LINGE DE CUISINE	
6 tabliers bavettes toile blanche, à 2 fr. 40 c. 14 40	
6 — bleus bavettes, à 2 fr. 40 c. 14 40	
1 douzaine de tabliers toile de cuisine, à 15 50	
4 douzaines de torchons toile, à 11 fr. 44 »	
4 douzaines d'essuie-mains toile, à 12 fr. 50 c. 48 »	
12 tabliers madapolam femme de chambre, à 2 fr. 24 »	
12 — — — — — festons, à 4 fr. 50 c. 60 »	
Total.....	
238 30	
TAIES D'OREILLES	
12 taires d'oreillers unies à boutons, à 3 fr. 36 »	
6 — — — — — ourlets à jour, à 8 fr. 50 c. 51 »	
6 — — — — — coins escussons, à 15 fr. 90 »	
6 — — — — — garnies et plissées, à 20 fr. 120 »	
12 — — — — — madapolam, domestiques, à 4 fr. 48 »	
Total.....	
345 »	

Ce qui fait un total de 2,214 fr. Le chiffre d'un trousseau complet comme celui qui vient d'être détaillé est donc, en admettant quelques variantes ou en ajoutant quelques accessoires, de 3,000 fr. environ.

Une abonnée m'a demandé de lui donner le détail d'une toilette de mariée. Je ne saurais, je crois, faire mieux que de décrire celle que portait une charmante jeune fille de ma connaissance au grand jour de son mariage :

Robe en superbe faille blanche à traîne, couverte par derrière de volants retombant les uns sur les autres. Le devant de la robe est garni en long de plissés de faille allant en diminuant vers la taille; le dernier plissé, qui se fixe sur les volants de chaque côté, est encadré d'une fine dentelle blanche point d'Alençon ou d'Angleterre formant coquille dans le bas du plissé. Le corsage, à pointe par devant, forme habit à pans carrés par derrière; les basques sont garnies d'un plissé et d'une dentelle, mais la garniture s'arrête aux hanches, et la pointe de devant se dégage tout unie. Corsage ouvert en carré, avec guimpe en crêpe lisse plissé très-serré, et l'échancrure est garnie de plissés de faille et de dentelles blanches. Manches garnis au coude d'un plissé et de dentelles, et terminés par un bout de manche uni s'ouvrant à la couture extérieure et

laissant passer un plissé de crêpe lisse. Cheveux très-ondulés, coiffure haute parsemée de boucles légères retombant par derrière jusqu'à la naissance des cheveux. Voile de toute illusion couvrant la personne tout entière; couronne absolument ronde en fleur d'orange; boucles d'oreilles en perles; léger bouquet de fleurs d'orange posé au coin de l'échancrure carrée du corsage. Livre en cuir de Russie, imitation de vieux missel. Bottines de faille blanche.

MARIE DE SAVERNY.

LES MENUS DE LA SAISON

Mei.

- Potage aux choux nouveaux.
- Matélotte de carpes et d'anguilles.
- Côtelettes de veau au vert-pré.
- Chautroix de poulets à la gelée.
- Filet de bœuf rôti.
- Asperges en branches.
- Baba au rhum.

Côtelettes de veau au vert-pré. — Parer des côtelettes, les sauter au beurre, puis les mouiller avec moitié bouillon et moitié vin blanc, en les assaisonnant de sel, poivre et bouquet garni. Laisser la cuisson s'effectuer à petit feu, lier la sauce avec du beurre manié de farine, en y incorporant une cuillerée à bouche de cerfeuil blanc et haché, et, au moment de servir, le rehausser avec un jus de citron ou un filet de vinaigre.

SERVICE DES TABLES

Il y a deux manières également en usage de servir les mets.

L'une est appelée *service à la française*, et l'autre *service à la russe*.

Dans le *service à la française*, les mets sont partagés en trois catégories, qui prennent le nom de service.

Le premier service comprend les potages, les hors-d'œuvres, les relevés, les entrées, etc.

Le second service se compose des rôts, des entremets de douceur, etc.

Et le troisième service, des desserts de toutes sortes.

Chaque service se met en entier sur la table. Lorsque le service à lieu à la russe, les plats froids se placent seuls sur la table, mais tous à la fois; les plats chauds sont découverts à la cuisine et passés un à un aux convives.

Chacune de ces méthodes a ses avantages et ses inconvénients. Le *service à la française* laisse refroidir, à moins de très-grands soins, des mets qui doivent être mangés chauds, et le *service à la russe* prive les convives de l'impression agréable que l'on éprouve à la vue de belles pièces intelligemment présentées.

C'est à l'empirique de choisir entre ces deux méthodes, suivant les ressources dont il dispose.

Quant à moi, pour les dîners ne comportant qu'une entrée, je fais orner la table, *sous la surcharge*, avec les hors-d'œuvre, le froid, au besoin, la salade, voire l'huître, mais jamais de dessert, en réservant au milieu une belle place, sur laquelle, l'un après l'autre, sont déposés les mets. Je découpe le plus prestement possible ce qu'il y a à découper. Je fais de mon mieux pour que mes convives soient servis chacun selon son goût et sa capacité, et je ne manque jamais de leur offrir de revenir aux mets dont ils paraissent satisfaits.

Traitions nos convives comme nous désirons être traités par nos amphitryons.

LE BARON BRISSE.

LES CONSEILS DU DOCTEUR

ESQUINANCIE

Décidément, le temps est comme la polémique, il va tout de travers. Les mois de février et de mars nous ont donné de magnifiques journées de printemps, et maintenant que nous sommes au milieu de cette saison, nous subissons presque toutes les rigueurs de l'hiver. Aussi me voilà réduit à changer mon programme et à m'arrêter aujourd'hui sur une maladie dont je croyais mes lectrices délivrées au moins jusqu'à l'automne. Je veux parler du *mal de gorge*, ou, si vous aimez mieux employer les mots techniques, de l'*angine tonsillaire, amygdalite, esquinancie*; l'un ne vaot pas plus que l'autre.

Cette maladie semble avoir redoublé de fréquence depuis quelques jours, et, si elle est aussi commune en province qu'à Paris, je suis sûr d'être utile à un grand nombre de mes lectrices; c'est, d'ailleurs, le seul but que je me propose.

Tout le monde connaît les amygdales. Ce sont deux petites glandes, en forme d'amande, placées l'une à droite et

l'autre à gauche du voile du palais. La maladie qui nous occupe est constituée par l'inflammation, la rougeur et le gonflement de ces glandes. Malheureusement les mêmes symptômes gagnent le plus souvent les parties voisines, et l'affection n'en est que plus douloureuse et plus difficile à guérir.

L'esquinancie frappe surtout les enfants et les jeunes personnes. La cause la plus commune, je dirai presque unique, qui la détermine, est l'action du froid. Celui-ci agit tantôt directement sur les amygdales, tantôt sur le cou, principalement chez les personnes qui ont l'habitude de se couvrir cette région et qui s'exposent brusquement à un courant d'air. Le froid aux pieds suffit aussi quelquefois pour déterminer la même maladie. Quoi qu'il en soit, l'amygdalite débute toujours par une sensation de chaleur et de seccheresse au fond de la gorge, simulant assez bien la présence d'un corps étranger qu'on cherche à avaler et qui importune sans cesse. La déglutition, d'abord pénible, devient de plus en plus difficile, au point que le malade a de la peine à avaler même la salive qui afflue dans la bouche en plus grande quantité. L'ingestion des aliments solides est douloureuse, difficile et souvent impossible. Les liquides mêmes ne passent qu'avec la plus grande difficulté et refluent parfois à travers les fosses nasales. Les mouvements de la tête et de la mâchoire inférieure provoquent une vive douleur. La respiration est gênée et la suffocation paraît imminente, surtout lorsque les malades font des efforts pour avaler quelques gorgées de tisane ou de bouillon. La douleur se propage presque toujours à l'oreille, d'où il résulte une surdité plus ou moins intense, selon le degré d'inflammation. La bouche exhale une odeur désagréable, et les malades, sous l'influence de la toux ou des nausées, rejettent une grande quantité de glaires ou de mucosités visqueuses et jaunâtres. La voix est altérée dans son timbre et présente un *assourissement* tout particulier. L'état général n'est pas moins fâcheux que l'état local. Les malades sont tourmentés par une fièvre plus ou moins intense. Ils éprouvent de violents maux de tête, un manque absolu d'appétit et un brisement considérable de tous les membres; quelques-uns sont totalement privés de sommeil et ont même du délire pendant la nuit. La face est tuméfiée, congestionnée, et la langue couverte d'un enduit épais et grisâtre.

Si l'on veut se rendre un compte exact de l'état du malade, on le fait placer en face le jour d'une crétaie bien éclairée, et on l'engage à ouvrir fortement la bouche pendant qu'avec le manche d'une cuillère on déprime la base de la langue. Cette manœuvre n'est pas toujours facile chez les enfants, qui opposent souvent une vive résistance. Dans ce cas, il faut avoir recours à un aide qui tient les mains de l'enfant pendant que l'observateur lui serre légèrement le nez et le force ainsi à ouvrir la bouche pour respirer. Au moment où la mâchoire inférieure s'abaisse, on introduit le manche de la cuillère, et, pour maintenir la bouche ouverte, on place un bouchon de liège entre les deux mâchoires. Dans cette position, il est généralement facile d'examiner le fond de la gorge. On voit alors une amygdale, ou les deux, si la maladie est double, rouges, sèches et tuméfiées, faisant saillie au milieu du gosier et venant parfois se toucher de façon à en oblitérer presque entièrement l'ouverture. La luette, qui participe généralement à l'inflammation, est déviée tantôt en avant, tantôt en arrière ou sur l'un des deux côtés, selon que le gonflement prédomine à droite ou à gauche. Il n'est pas rare de trouver les amygdales recouvertes de petites ulcérations, de mucosités blanchâtres ou de plaques jaunâtres irrégulières, qui peuvent quelquefois faire croire à l'existence du croûp ou d'une angine couenneuse. Tel est l'ensemble des symptômes auxquels on peut facilement reconnaître l'amygdalite inflammatoire ordinaire.

Le meilleur moyen d'éviter le développement de l'esquinancie, c'est de ne pas s'exposer à l'action du froid, surtout au moment des changements brusques de température. Lorsque la maladie est déclarée, les moyens de la combattre sont des plus simples. Dès les premiers jours, il faut insister sur les bains de pieds énapés, qu'on peut répéter deux et trois fois par jour. On peut les remplacer, si le malade le désire, par une application de quatre ou cinq sinapismes sur les membres inférieurs, qu'on laissera en place pendant huit à douze minutes. Quelques gouttes d'huile de camomille tiède versées dans les oreilles, qu'on bouche ensuite avec un bouchonnet de coton, produisent un soulagement rapide, dans les cas où la douleur envahit les oreilles. Autour du cou, on met des cataplasmes de farine de lin, en ayant soin de les renouveler toutes les fois qu'ils commencent à se refroidir. Il faudra surtout insister sur les gargarismes et en user le plus souvent possible dans la journée. Dès le début, ce seront des gargarismes adoucissants, tels que le suivant :

- Figues grasses..... 50 grammes.
- Lait..... 500 —

Faites bouillir pendant un quart d'heure.

Si, malgré tous ces moyens, la maladie faisait de nouveaux progrès, il faudrait recourir aux vomitifs, dont le meilleur est la poudre d'ipécacanha, à la dose de 50 centigrammes pour les enfants, et de 1 gramme ou 1 gramme 50 centigrammes pour les adultes. Les gargarismes devraient

être aussi plus énergiques. Celui dont je fais le plus souvent usage est le suivant :

Sirop de mirre.....	50 grammes.
Sulfate d'alumine et de potasse.	10 —
Sirop diacode.....	40 —
Eau distillée de rose.....	250 —

Un avis important que je veux donner à mes lectrices, c'est, dans le cas de maladie de la gorge, de ne jamais se laisser appliquer des sangsues dans la région du cou : d'abord parce que les sangsues appliquées en petit nombre ne font qu'aggraver le mal, bien loin de le diminuer, et ensuite, parce que les piqûres de ces petits animaux laissent sur la peau des cicatrices indélébiles, ce qui ne manque pas d'inconvénients pour les personnes du sexe qui ont l'habitude de se décolleter.

Enfin, lorsqu'un traitement régulier n'a pu empêcher la formation d'un abcès dans les amygdales, il est bon de l'ouvrir le plus tôt possible pour prévenir des accidents graves que pourrait provoquer l'ouverture spontanée de la tumeur, surtout si elle avait lieu pendant le sommeil. La suffocation et la mort pourraient en être la conséquence.

DOCTEUR IZARD.

L'OFFRANDE

La Société des gens de lettres a voulu offrir son obole aux Alsaciens et aux Lorrains. Elle aurait pu verser une somme d'argent; elle a cru plus digne de publier un livre à leur profit. Les plus grands noms de la littérature française, Hugo, George Sand, About, Féval, Barbier, — il faudrait les nommer tous, — ont voulu contribuer de leur esprit et de leur plume à cette œuvre patriotique pour laquelle Marchal, Henner, Fleming ont donné trois magnifiques dessins. Ce livre pour titre *L'Offrande* (1). Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lectrices un spécimen de cette œuvre qui sera une date dans l'histoire de la littérature française. C'est la nouvelle que M. Hector Malot a adressée au comité de la Société des gens de lettres pour cette patriotique publication.

L'ALSACIENNE

On m'appelle l'Alsacienne, mais vous pensez bien, n'est-ce pas, que ce n'est point mon vrai nom, c'est un sobriquet qu'on m'a donné quand je suis arrivée ici, parce que je venais de l'Alsace, mon pays.

Mon nom de fille est Lisbeth Kobel, le nom de mon mari est Jérôme Cochard. Comment j'ai quitté Wissembourg, où je suis née, pour venir m'établir ici, à trois lieues de Paris, c'est mon histoire, et je ne demande pas mieux que de vous la dire tout au long, puisque vous êtes curieux de la savoir.

Je n'ai pas à vous apprendre que je suis bossue, ça se voit, n'est-il pas vrai? Ne dites pas non, et, par bonté, n'essayez pas de me démontrer que j'ai tout simplement une épaule plus haute que l'autre. D'honnêtes personnes comme vous m'ont déjà voulu faire quelquefois cette politesse, mais je me connais; il n'y a pas que les belles femmes qui se regardent dans leur glace, les laides aussi vont à leur miroir, et souvent... si on était changée depuis la dernière fois?

D'ailleurs, quand même je ne me serais jamais mirée, je saurais encore à quoi m'en tenir; car si pour tout le monde dans ce pays je suis « l'Alsacienne », à Wissembourg, pour tout le monde j'étais « la bossue »; il paraît que j'étais née pour recevoir des surnoms.

Vous pensez bien que ce n'était pas sans chagrin que j'entendais, du matin au soir, ce mot « la bossue » me sonner aux oreilles; et je conviens aujourd'hui que ça a rendu ma jeunesse bien triste. C'est une grâce du bon Dieu que je n'en sois pas devenue méhante. Quand les femmes et les filles de mon âge se moquaient de moi, cela me faisait rager; quand c'étaient les hommes, cela me faisait pleurer. J'avais, il est vrai, ma langue pour me défendre, mais je ne pouvais pas rendre tous les coups aussi forts, aussi cruels qu'on me les portait, et quand on me disait :

— Parle de nos amoureux tant que tu voudras, nous ne te répondrons point là-dessus, car tu ne trouveras jamais un homme pour t'épouser.

Je me taisais, sentant bien en moi-même que c'était vrai. C'était là ma grande peine, car je vous confesse que j'avais envie de me marier; il me semblait que je serais heureuse quand j'aurais quel'un à aimer.

Pour comprendre ces idées de femme, il faut que vous

sachiez, car j'ai oublié de vous le dire, que je n'avais pas de parents. Je n'avais jamais connu mon père, et ma mère, je l'avais perdue quand j'allais avoir quinze ans. Restée veuve avec trois enfants, sans autres ressources que celles qu'elle pouvait trouver dans son métier à tisser, ma mère s'était tuée de travail pour nous élever. C'était une Lorraine des environs de Metz, dure à la fatigue, comme les gens de son pays; mais sa santé n'était pas égale à sa volonté, elle succomba à la peine juste au moment où nous arrivions à l'âge de travailler avec elle et de la soulager. Il fallut se séparer; mon frère, qui était un grand et beau garçon de dix-huit ans, s'engagea comme soldat, et fut envoyé en Afrique, où il mourut de la fièvre; ma sœur fut emmenée à Paris pour soigner les enfants d'une famille riche; quant à moi, je restai à Wissembourg servante dans une brasserie, où l'on voulait bien me recevoir et me garder, plus par charité tout d'abord que par besoin, car alors je n'étais pas véritablement propre à rendre de grands services à mes maîtres.

Les années s'écoulaient, et en prenant des forces je me fis au travail, car ce n'était pas le courage et le bon vouloir qui me manquaient. Je me rendis utile à la maison; j'étais prompte à me remuer, je n'avais pas besoin de beaucoup de sommeil; levée la première, j'étais la dernière couchée. On commença à me considérer.

Mais cela n'empêcha point la moquerie d'aller son train, et à vingt-cinq ans j'étais toujours « la petite bossue » comme à quinze ans.

Pendant ce temps, j'avais vu toutes mes camarades qui avaient à peu près mon âge se marier les unes après les autres, celle-ci à dix-huit ans, celle-là à vingt-trois ou vingt-quatre, et moi, naturellement, j'étais restée fille, sans qu'aucun homme pensât à m'épouser.

Plus d'une fois, il est vrai, on m'avait dit des paroles d'amour; mais quand j'avais ouvert les oreilles à ces paroles, j'avais bien vite compris qu'elles n'étaient pas sincères. Parler d'amour à « la bossue », c'était une bonne farce, et l'on en riait joliment le dimanche en buvant de la bière.

Le temps continu de marcher, et jour par jour les années s'ajoutèrent aux années. Comme l'approchait de la trentaine, voilà qu'il se trouva un homme qui me parla doucement en me regardant avec des yeux craintifs. Naturellement, je me tins sur mes gardes.

Mais je ne tardai pas à sentir que j'avais tort d'être en défiance; celui-là était de bonne foi. C'était un soldat de la garnison de Wissembourg, ou plutôt une espèce de soldat, car il était ouvrier tailleur au régiment. Ce n'était plus un homme jeune, et il n'était ni bien solide ni bien hardi, mais il était bon de cœur, doux avec tout le monde, sans jamais blâmer ou railler personne, et puis enfin il avait une façon de me regarder qui me faisait chaud au cœur.

Comme il avait encore un an de service à faire, il fut décidé que nous nous marierions à l'expiration de cette année, et notre mariage se fit juste ainsi qu'il avait été convenu : ce ne fut point ce qu'on appelle un beau mariage, mais pour nous ce n'en fut pas moins une belle fête; il n'y a pas que les riches qui peuvent être heureux.

Pour riches, nous ne l'étions guère : Jérôme n'avait rien et moi je n'avais pour tout bien que 300 fr. économisés à la longue sur mes gages.

Nous ne voulions ni l'un ni l'autre rester à Wissembourg; Jérôme, parce que ce n'était pas son pays; moi, parce que c'était le mien; j'y avais été malheureuse; on m'y avait fait souffrir jeune fille, j'avais peur qu'on m'y fit souffrir encore plus tard.

Nous arrâmes donc de venir dans le pays de mon mari, c'est-à-dire ici. Nous n'avions pour nous établir, Jérôme que son aiguille, ce qui n'est pas beaucoup pour un homme, et moi je n'avais que mes bras. Cependant quand on veut s'en donner la peine et qu'on n'est pas trop orgueilleux dans ses demandes, on finit toujours par trouver à gagner sa vie : Jérôme eut de l'ouvrage chez un tailleur du pays qui lui donna cinquante sous par jour, et moi, qui ne pouvais plus être servante et n'avais pas de métier dans les mains, je me fis liètière, c'est-à-dire que j'allai toutes les nuits à trois heures du matin acheter deux grands brocs de lait à un vouturier qui passe sur la route de Paris, pour les rapporter ici et les revendre en détail.

C'était assez dur de s'en aller toutes les nuits par le froid, la pluie ou la neige, à une lieue dans le bois, chercher mes brocs qui étaient lourds à remonter, mais je n'ai jamais été tendre à la fatigue, je ne pensais pas à la peine, je ne pensais qu'à mon gain.

Il ne faut pas que ce que je vous dis là vous donne l'idée que je faisais de gros bénéfices; de vrai, je ne gagnais que trois francs par jour, un sou par jour; mais pour une femme c'est déjà bien beau, et pour nous c'était superbe; nous n'avions jamais espéré tant; nous étions les gens les plus heureux du monde; mon mari était bon pour moi, ne disant jamais un mot plus haut que l'autre, toujours content, en buvant jamais; je n'étais plus « la bossue », j'étais « l'Alsacienne ».

Si l'on a raison de dire que les malheurs ne viennent jamais seuls, on devrait le dire aussi des bonheurs, je me trouvai enceinte.

Pendant un an c'avait été ma grande peine, mon souci

de tous les jours, de savoir si j'aurais un enfant; quelle joie quand je sentis remuer le mien! J'étais donc une femme comme les autres, j'étais mariée, je serais bientôt mère!

Mais après la première poussée de joie, l'inquiétude me reprit : comment serait mon enfant? Serait-il droit comme son père? Ne serait-il pas plutôt comme moi?

Le temps me parut long à attendre; et quand le moment arriva, j'étais si angoissée de ma crainte, que j'en oubiai presque mes douleurs.

— C'est un garçon, dit la sage-femme.

— Est-il droit?

— Comme un peuplier.

— Ce sera un superbe soldat, dit mon mari.

— Il pèse plus de 10 livres, ajouta la sage-femme.

La vérité est que c'était un bel enfant; le plus beau que j'aie jamais vu; fort, frais, sain et bien fait! Pourvez-vous vous figurer la joie d'une femme comme moi? J'en perdais presque connaissance en le regardant : ce bel enfant, c'était le mien, mon enfant à moi, la bossue.

Quand je commençai à réfléchir, le met de mon mari me revint à l'idée pour me tourmenter : soldat! mon fils, soldat! pour qu'on me le tue ou qu'on m'en l'estropie, un si bel enfant, ce n'était pas possible.

Alors il me poussa dans la tête que je ne devais pas permettre ça et qu'il fallait le racheter. Le racheter, quand nous n'avions pas un sou à nous et que nous gagnions tout juste ce qui est indispensable à notre vie, c'était là une idée bien ambitieuse, n'est-ce pas? Cependant quand elle m'eut prise, elle ne me lâcha plus; mon fils ne serait pas soldat et je lui économiserais les 1,500 francs qu'il fallait pour lui acheter un homme.

Pour cela, combien me fallait-il mettre de côté tous les jours? Ce fut un calcul qui me prit du temps et me donna du travail. A la fin, je trouvai que j'avais à moi sept mille trois cents francs avant que mon fils eût vingt ans, de sorte que si je pouvais prendre tous les matins quatre sous sur notre dépense, j'aurais au bout de mes vingt ans 1,400 fr.

Quatre sous, ce n'est pas une grosse dépense pour bien des gens; pour nous, c'en était une importante, surtout parce qu'elle se répétait tous les jours. Heureusement j'étais d'une race de gens qui n'ont pas peur du difficile, ni même de l'impossible, et qui savent suivre, jour après jour, une idée, en persévérant jusqu'à la fin.

Aussitôt relevée, je me mis à amasser le rachat de mon garçon. Mais ce qu'on calcule dans sa tête et ce qu'on arrange en esprit selon son désir n'arrive pas toujours comme on l'a espéré. Il y avait des journées où, malgré tout, je ne pouvais pas porter mes quatre sous à ma cachette et où il me fallait attendre au lendemain, au surlendemain, quelquefois même à la semaine suivante, et cela embrouillait mes comptes, ou, pour mieux dire, m'obligeait à me souvenir et à faire des calculs.

Bien que n'étant pas du tout habile à calculer, je ne me suis jamais trompée dans mes comptes, et, à un sou près, j'ai toujours su ce que j'avais dans ma cachette, en louis, en pièces de 5 francs et en sous. Quand j'avais cent sous de sous, je les remplaçais par une pièce de 5 francs, et quand je pouvais me procurer un louis, je le mettais à la place de quatre pièces de cent sous.

La cachette dans laquelle j'entassais mon trésor était des plus simples; c'était un tronç que j'avais fait dans la muraille de notre cellier; j'avais dégradé deux meublons, et, à la place d'un de ces deux meublons, je mettais mon argent, en ayant soin, bien entendu, de refermer mon tronç.

A force d'aller dans ce cellier et d'y rester quelquefois à manier mon argent, car ça me faisait plaisir de laisser glisser les louis et les écus entre mes doigts, voilà que j'attirai l'attention de mon mari, qui maintenant demeurait toute la journée à la maison, ne voyant plus assez clair pour travailler dans le neuf chez son tailleur. Il me fit des questions, lui qui était l'homme le moins curieux de la terre, et puis, comme il n'était pas satisfait de mes réponses, il tâcha de me surprendre. Je crois bien qu'il avait comme qui dirait de la jalousie; ça ne me fâcha point, et, de vrai, même ça me donna de la satisfaction; je n'étais donc plus bossue à ses yeux.

Comme je ne voulais pas le tourmenter, le cher homme, je n'allai plus au cellier que pour y mettre des grosses pièces, et je plaçai tous les jours mes sous dans un trou du mur de notre cuisine : ça me faisait deux cachettes, deux caisses, comme je disais en riant avec moi-même.

Pendant ce temps, mon garçon grandissait, et plus il grandissait, plus il embellissait; c'était le plus fort des enfants de son âge, le plus adroit, le plus souple; il n'y avait pas son pareil pour courir ou pour monter aux arbres; alors, en le regardant me revenir tout déchiré, ça me donnait de l'orgueil au cœur, mais surtout ça me donnait du courage pour travailler davantage et augmenter mon magot.

Mon garçon allait avoir dix ans quand mon mari tomba malade; la maladie fut longue et le rétablissement fut plus long encore; le médecin me dit qu'il ne reviendrait à la santé que s'il avait une bonne nourriture, de la viande au moins une fois par jour et du vin à tous ses repas.

— Dieu merci, je n'eus pas une minute d'hésitation; tous

(1) Un volume in-32, prix : 2 fr. Sans couverture ce volume franco à celles de nos abonnés qui adressent, en un mandat-poste, 5 fr. (et 75 cent. pour frais de port) à l'administrateur de la Gazette de la Famille, 15, rue Valtaire.

es matins j'allai à la cachette du cellier, celle qui renfermait les grosses pièces, et, au lieu d'y mettre, j'y pris ce qu'il fallait pour rendre la vie à mon pauvre homme. Vous dire que ça ne me coûtait pas de voir s'en aller chaque jour mon cher argent, que j'avais eu tant de peine à amasser, ne serait pas vrai; le cœur me saignait quand je sentais avec ma main les pièces diminuer dans le trou.

Enfin, petit à petit, bien doucement, il se rétablit, les forces lui revinrent, il put travailler et reprendre ses habitudes d'autrefois. A ce moment, il ne restait plus que 208 fr. dans le trou.

Comment faire? Faudrait-il donc laisser partir mon garçon?

Cette idée-là me mettait le feu dans la tête. Après avoir bien cherché, bien calculé, je pris une grande résolution. Avec mes 200 fr., j'achetai un âne et une petite voiture, et je me mis à parcourir les campagnes environnantes en vendant des légumes, des œufs, des fruits, du fromage à la crème. Tous les matins, à deux heures, je partais pour aller chercher mon lait, je le rapportais à pied à la maison, et je le distribuais chez mes pratiques; à huit heures, j'avais fini; alors j'attelais mon âne et me mettais en route avec ma voiture de légumes, m'arrêtant de porte en porte, jusqu'à cinq ou six heures du soir. Ça me faisait de longues et rudes journées, mais il fallait ça, car je n'avais plus que dix ans devant moi pour amasser le remplacement de mon garçon, et le prix de ce remplacement avait été augmenté par le gouvernement; il était maintenant de 2,300 francs; pourquoi, je ne l'ai jamais su; enfin, c'était ainsi, et il fallait en passer par là, ou bien mon garçon serait soldat. 2,300 francs à amasser en dix ans, c'était plus de douze sous par jour.

Je ne désespérai point, et, au bout de deux ans, j'avais dans ma cachette trois louis et quarante pièces de cent sous; quelquefois j'avais pu y mettre vingt sous, quelquefois je n'y avais mis que cinq sous, mais enfin tous les jours j'y avais apporté quelque chose, et maintenant j'étais bien certain, la santé et la force me restant, d'arriver à mes fins: mon fils ne serait pas soldat, et il serait racheté par moi, moi seule.

A sa sortie de l'école, je lui avais fait prendre un état; il aurait voulu être charpentier, mais je n'y avais pas consenti, car charpentier ou soldat c'est presque la même chose pour le risque; on aurait pu me le blesser, et je ne voulais pas de ça; il s'était donc fait menuisier. Et je vous jure que c'était un bel ouvrier quand il s'en allait le lundi matin avec sa bourse blanche bien remplie; je me mettais sur le seuil de notre porte pour le suivre des yeux pendant qu'il montait notre rue en chantant.

Il alla toujours en embellissant, et à dix-neuf ans, c'était bien véritablement le plus beau garçon du pays; je ne voyais pas ça seulement par mes yeux, mais je le sentais encore à la façon dont les jeunes filles le regardaient. Au bal de la fête du pays, il dansait non-seulement avec les filles des ouvriers et des cultivateurs, mais encore avec celles des bourgeois.

Dix-neuf ans, ce n'était pas loin de vingt. Cette dernière année passa rapidement, et le moment du tirage approcha. Alors je vis mon garçon s'attrister.

— Ne t'afflige donc pas, lui disait son père, tu ne seras pas perdu; j'y ai bien été vingt et un ans: tu feras comme moi.

Entendant ça, je risais en moi-même, pensant à la joie qu'il aurait après son inquiétude et son souci.

Deux jours avant le tirage, le frère de mon mari, qui demeure à Villiers, vint nous voir, et, pour lui faire honneur, je lui en lapai, que j'arrangeai en gibelotte; mais, pendant le choc, je vis que mon garçon ne mangeait pas; on parlait du tirage, de soldats, de régiment, et ça lui avait coupé l'appétit.

— Ça te chagrine donc bien? que je lui dis en le tirant dans la cour.

Il me regarda pendant longtemps avec des yeux tristes; puis, m'embrassant:

— Je ne retrouverai pas Célestine, me dit-il.

Célestine, c'était la fille du marchand de bois, notre voisin. Comme c'étaient des gens riches, je n'aurais jamais cru que mon fils penserait à leur fille. Mais alors je compris qu'il l'aimait. Et pourquoi pas? Il était assez beau pour aimer toutes les femmes et être aimé d'elles.

Je le regardai à mon tour, et voyant son chagrin, je ne pus me tenir plus longtemps.

— Va chercher ton père et ton oncle.

Alors je les menai tous dans le cellier, et, montrant le trou à mon garçon, je lui dis:

— Foulle là dedans.

Il enfoua le bras et on entendit les louis et les pièces de cent sous sonner.

Il en tira une poignée; j'avais tendu mon tablier:

— Mets-les là dedans et fouille toujours.

Il en tira une nouvelle poignée, puis une autre encore.

Il fallait voir la figure de mon mari et de mon beau-frère.

— Va toujours, il y a 98 louis, 62 pièces de cent sous et 23 pièces de quarante sous; en tout 2,316 francs.

— Est-ce vrai, maman, que c'est à toi tout ça?

— Voyons, voyons, ma femme, dit mon mari en tremblant, où as-tu eu ça, dis-le moi, je t'en prie?

A sa voix, je compris qu'il avait peur, et tout de suite je leur racontai comment j'avais amassé mon trésor.

— C'était donc pour cela que tu venais si souvent dans le cellier?

— Hé oui, grande bête!

— Si j'allais avoir un bon numéro, dit mon garçon, quelle noce on pourrait faire avec tout ça.

Cela me produisit un singulier effet d'entendre dire qu'on pourrait faire la noce avec cet argent que j'avais eu tant de peine à gagner; mais on n'eût pas à s'inquiéter de ça; le numéro du tirage ne fut pas bon, et il fallut acheter un homme avec les 2,300 francs.

Mon fils ne fut donc pas soldat; mais, par malheur, ça ne lui a pas profité. Célestine a épousé le fils du notaire, et mon pauvre garçon s'est mis à boire.

Aujourd'hui, il est chantre à l'église, où il gagne 600 francs de fixe et au moins 800 francs de casuel. Jamais il ne touche à un raton ou à une scie; tout le temps qu'il n'est pas employé à l'église, il le passe au café à boire et à jouer au billard. Aussi, il y a des moments où je me demande si j'ai bien fait de l'empêcher d'être soldat; au régiment, il aurait peut-être pris d'autres habitudes. Si vous êtes dimanche à la grand-messe, regardez-le, vous verrez comme il porte la maîtresse chape.

RECTOR MALOT.

LETTRE D'UNE AMIE

Je vais, si vous le permettez, donner différents procédés pour enlever les taches, d'après leur nature, car toutes les taches ne sont pas semblables; les unes sont grasses, les autres résineuses, huileuses, etc.; elles sont causées par des acides, par des alcalis, par l'encre, la poix, le goudron, le cambouis.

Les taches grasses s'enlèvent par le savon ou par l'eau chargée d'alcali pour les étoffes qui supportent le lavage, telles que les calicots, les percales, les cachemires, les reps, les popelines. On peut employer avec succès le fiel de bœuf purifié.

L'essence de térébenthine et l'éther enlèvent les taches des estampes et des livres.

L'éther et l'essence de citron conviennent aux étoffes délicates.

Les taches résineuses et la cire s'enlèvent au moyen de l'alcool rectifié. Fraîches, les taches d'encre ordinaire sur le linge s'enlèvent avec le sel d'oseille; vieilles, ces sortes de taches veulent que le sel d'oseille soit dissous à chaud dans une cuiller d'étain. Cette même dissolution enlève les taches de rouille sur le linge de fil et de coton. Les taches d'encre d'imprimerie et de cambouis ont besoin d'être nettoiyées dans une dissolution de sel d'oseille ammoniacal.

La poix, le goudron et les taches de peinture à l'huile se détachent au moyen d'huile volatile de térébenthine.

Les taches de fruits s'enlèvent avec la plus grande facilité au moyen du chlorure de soude, surtout après un savonnage; l'acide sulfureux produit le même effet; mais avant d'employer l'un ou l'autre, il faut essayer s'il n'altère pas les couleurs de l'étoffe, inconvénient qui rendrait le remède pire que le mal.

Les terres absorbantes ou alumineuses comme la terre à foulon, l'argile, la craie, la chaux éteinte, sont d'excellents agents pour boire toutes les taches huileuses et grasses; ils ont l'inappréciable avantage de n'altérer presque jamais les couleurs.

Voici une recette pratique pour le nettoyage des étoffes de laine, de cachemire, les robes, les confections et même les vêtements d'homme. Mettez dans une terrine vernissée une bouteille d'eau tiède, un peu de savon blanc, 34 grammes de soude d'Alicante pulvérisée. Le tout étant bien fondu, ajoutez deux cuillerées de fiel de bœuf et un peu d'essence de lavande; remuez bien, passez à travers un linge et conservez le mélange dans une bouteille bien bouchée.

Pour en faire usage, mettez avec précaution quelques gouttes sur la tache, frottez avec une petite brosse, puis lavez à l'eau tiède. Si vous voulez laver à grande eau, mettez un verre de cette dissolution dans un seau d'eau.

Le dentifrice à la mode est sans contredit l'eau de Philippe. Je ne sais rien de plus suave au goût et de plus utile au point de vue de l'hygiène. Cette eau prévient et calme les douleurs de dents, les nettoie, les blanchit, les conserve, détruit le tartre, arrête la carie, fortifie les gencives et communique à la bouche un parfum délicat. Elle s'emploie concurremment avec l'odontalac-Philippe, pâte dentifrice qui convient surtout quand les dents se couvrent abondamment de tartre. Son usage donne à la bouche la teinte rosée du corail. On trouve l'eau et l'odontalac à Paris, maison

Philippe et C^e (Hermeline successeur), rue d'Enghien, 21, et, en province, chez les parfumeurs et coiffeurs.

L'installation à la campagne demande de sérieuses études, et la question d'ameublement n'est pas la dernière dont il faille s'occuper. M^{me} Marie de Saverly se propose de vous donner à cet égard des indications et des conseils puisés à bonne source. Je me contenterai donc d'appeler votre attention sur un détail important. Pour l'installation d'été à la campagne, l'usage laisse de côté les tentures de soie et de laine; on pare le salon, le boudoir, la chambre d'amis, avec la véritable toile de Jouy, tissu sur lequel l'industrie a réussi à imprimer les dessins les plus frais, les plus coquets, aux couleurs vives, aux teintes inaltérables. J'ai admiré une splendide collection de toiles de Jouy imprimées, aux magasins de Pygmalion, rue Saint-Denis, rue de Rivoli et boulevard Sébastopol. Pen de maisons dans Paris pourraient offrir un assortiment semblable. On y trouve depuis le modeste semis de roses sur fond gris pour la chambre de jeune fille jusqu'aux plus riches dispositions dont le salon aux meubles Louis XV en bois vernissé blanc sera des mieux parés.

Le beau temps est revenu, et pour longtemps, espérons-le. Bienbêt nos robes de laine seront trop lourdes à supporter; hâtons-nous donc, afin de nous faire surprises par les grandes chaleurs, d'aller à la Compagnie Irlandaise, 36, rue Tronchet, y choisir une robe, une polonoise, une toilette enfin en toile baptisée écrue ou de couleur. Cette maison est arrivée à l'impossible, en combinant, avec ce tissu primitif si simple, de ravissantes fantaisies des plus élégantes et des plus recherchées par la fashion.

E. BOUYG.

PETITE CORRESPONDANCE

M^{me} L. P. à Pont-à-Mulot. — Il faudrait voir les malades pour leur indiquer un traitement rationnel complet; mais ils se trouveront soulagés par les bains sulfureux répétés deux ou trois fois la semaine, et par la tisane suivante:

- Racine de chicorée..... 4 grammes.
- Racine de saponaire..... 4 —
- Esorce d'orme pyramidal..... 4 —
- Tige de douce-amère..... 4 —

pour un litre d'eau qu'on fera bouillir pendant une demi-heure.

A. D. M., à J. les F. — La réponse a été adressée poste restante.

Amélie-les-Bois. — Une toilette de nouvelle mariée doit surtout ressembler, pour être de bon goût, à toutes les toilettes portées par les femmes jeunes et élégantes, c'est-à-dire ne pas viser à l'effet; le chapeau blanc d'autrefois, par exemple, est absolument détonné. Vous n'avez qu'à choisir dans les nombreuses descriptions que contiennent votre journal.

M^{me} M., à Gouff. — Demandez le n^o 6; il contient la recette pour déralquer les broderies; remplacer le blanc d'Espagne par du talque.

De nos nos n^{os}. — Vos vœux sont satisfaits; vous recevez la recette désirée.

M^{me} V. R. — Toutes vos demandes sont inscrites, et vous pouvez compter les recevoir suivant leur ordre d'inscription; un peu de patience, nous avons tant de charmanes absentes comme vous à satisfaire.

M^{me} E. L. G. — Lisez les courriers de mode, vous ne pourrez avoir de meilleur guide.

M^{me} G. — Le prix du ruban de la ceinture Médicis est de 17 francs le mètre; c'est du ruban tissé, magnifique comme fabrication.

M^{me} M. de Y. a-t-elle reçu sa soutache? La commission a été faite.

M^{me} M. de C. — Ce genre ne se fait plus beaucoup. La guipure renaissance, même en moire, ou bien encore le filet brodé, le remplace. Cependant, un peu plus tard, nous combinerons un joli dessin mignardise et crochet.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Après la capitale, voilà Lyon qui a son Exposition universelle.

Le Gérant, A. BOURDILLIAT.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOITURIE.